

# Contestation en rose

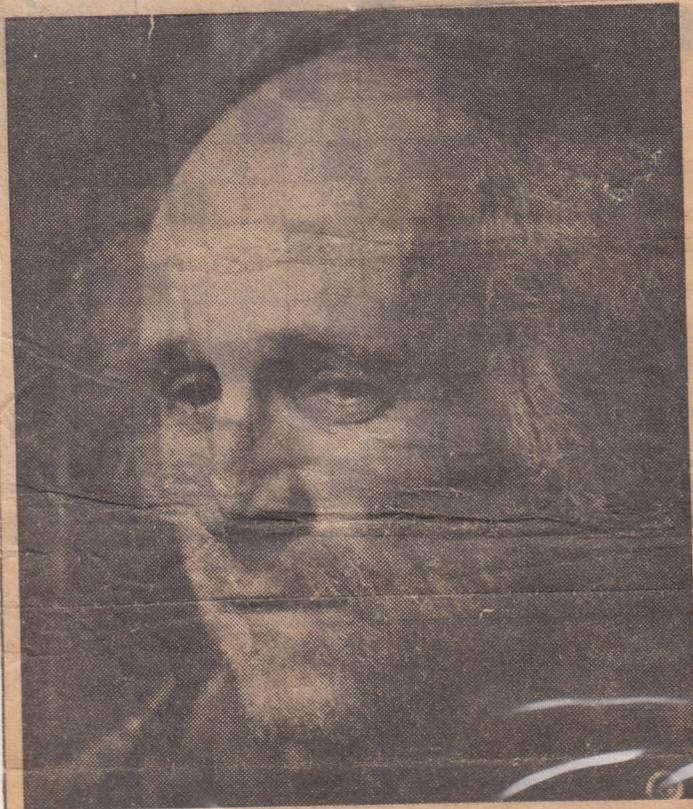
BENOIT MISERE, par Léo FERRE.

Roman. - 295 p., 20 F. (Edit. Robert Laffont).

“J E n'existe que pour mieux m'extasier devant tout ce que j'invente : quand je vois un peuplier, c'est moi qui le fais, à l'instant même, et il meurt dès que je meurs à lui. Le temps des hommes n'existe pas. Il n'y a de vivace que le temps de ma folie.» Ainsi s'exprime Léo Ferré dans la préface de cet étonnant (et parfois déconcertant) Benoit Misère, qu'il qualifie de roman mais qui, à vrai dire, et pour notre enchantement d'ailleurs, est surtout un poème : « Bien qu'il y paraisse, ce livre n'est pas autobiographique. L'auteur a essayé de raconter l'histoire d'une certaine enfance. » En somme, Ferré « invente » sa vie à partir d'une certaine réalité mais comme, de toute façon, il l'a vécue en poète, c'est autre chose qu'une biographie, autre chose même qu'une transposition de souvenirs, c'est la projection de tout un passé proche, celui de l'avant-guerre, que nous avons assez de peine à imaginer. Léo Ferré est né à Monaco en 1916 ; il a fait ses études à Bordighera. « Monté » à Paris à vingt ans, pour y préparer « Sciences Po », il n'y reviendra qu'après la guerre, alors qu'il avait déjà fait ses débuts à Radio Monte-Carlo. Il connaît, à la fin des années 40, la « vie inimitable » de Saint-Germain-des-Prés et c'est là que commence vraiment sa carrière. Benoit Misère, écrit par Ferré il y a une dizaine d'années, est la recherche d'un « temps » déjà « perdu » et ce temps n'est nullement celui des chansons mais celui des « enfances » du poète. Si nous avons, ici, le loisir de faire une étude critique, nous pourrions risquer un parallèle entre les thèmes de la biographie plus ou moins fictive et ceux des chansons de Ferré, il est bien évident en effet que si le poète en lui n'est pas réductible à ses « enfances » tout n'en a pas moins commencé avec elles.

## Une certaine complicité "méditerranéenne"

Sans doute, pour reprendre le titre même d'un recueil de Ferré, Poète, vos papiers !, nous n'avons pas besoin d'exiger de Ferré « chansonnier » qu'il nous apporte des preuves (il nous suffit d'entendre sa musique et ses paroles) car nous l'aimerions de toute façon même si nous ne savions rien de lui, et pourtant la lecture de Benoit Misère, si elle nous confirme dans notre ferveur à l'égard du



● LEO FERRE : « Ma mémoire d'éléphant est une mémoire de nez... » (Photo libre de droit.)

Le Provençal du 29 novembre 70

(1)

poète, nous permet également d'évoquer nos propres souvenirs. De toute façon, nous autres Marseillais et Provençaux nous passionnerons davantage pour le livre de Ferré que ses admirateurs de l'intérieur de l'« Hexagone ».

Le seul fait que l'action se déroule entre Monaco et Bordighera, dans un « climat » typiquement méditerranéen et avec des personnages dont la plupart ont la truculence et la tendresse de ceux de Pagnol, ne peut pas ne pas être pour nous le fait essentiel.

Il y a entre Ferré et nous un merveilleux sentiment de complicité et il n'est pas jusqu'aux critiques que l'on puisse formuler qui ne naissent précisément de cette complicité. Etant « en pays de connaissance », il peut arriver que nous ne nous « reconnaissons pas » nous mêmes dans l'interprétation parfois insolite que Ferré nous propose de souvenirs qui sont à la fois les siens et les nôtres. Rien de plus excitant d'ailleurs, car il est aussi « plaisant » d'être enchanté par ses évocations qu'« amusant » de les contester.

### L'« anarchie », cette sagesse

Je viens de prononcer, et ce n'est pas concession à la mode ! le mot « tarte à la crème » de notre époque : la Contestation. Comment ne pas l'employer pour définir Ferré ? Si je me suis risqué, jusque dans le titre de cet article, à parler de « contestation en rose », ce n'est point pour minimiser la virulence et l'authenticité de sa protestation. J'ai simplement voulu le « rapprocher », dans la mesure où les rapprochements de cette sorte sont valables, de deux écrivains qu'il ne reniera certainement pas : j'ai songé aux Pénitents en maillots roses de Max Jacob et à La Crucifixion en rose d'Henry Miller. Il possède en effet, comme poète, la virtuosité du premier et comme romancier quelque chose de la métaphysique sensorielle et sensuelle du second. J'aurais même pu aller plus loin, mais là je crois que Ferré m'accuserait de le surévaluer en disant qu'il y a dans Benoît Misère des pages (presque) dignes de James Joyce.

Ce qu'il y a de « contestable » dans la contestation de Ferré, c'est le fait qu'il nous présente systématiquement, sous des couleurs noires, un des paysages les plus lumineux du monde ; sans doute la tendresse a-t-elle toujours le dernier mot, mais il y a une certaine complaisance (est-ce souvenir de l'« Existentialisme ») dans le gluant et le sordide. Evidemment, mais on n'y peut rien. Nous sommes loin, avec le petit « Misère », du « Petit Chose » de Daudet, ou des souvenirs de Pagnol ! Cette enfance plus ou moins « dramatisée » n'en est pas moins une enfance merveilleuse. Il y a, dans ce livre, une perpétuelle oscillation entre une tendresse quasi élégiaque et le parti-pris de revendication. Et pourtant, dans l'ensemble, Benoît Misère n'a nullement la tristesse d'un roman « réaliste » et encore moins « populiste ». Tous les personnages sont curieux, étranges, profondément sympathiques (comme le sont d'ailleurs les chevaux et les chiens également chers à Benoît), et on a plaisir à vivre avec eux. Comment, d'ailleurs, se refuser à être anarchiste à la façon de Ferré : « Divine anarchie, adorable Anarchie, tu n'es pas un système, un parti, une référence, mais un état d'âme. Tu es la seule invention de l'homme et sa solitude et ce qui lui reste de liberté. Tu es l'avoine du poète. »

### Plaidoyer pour la sensibilité

Benoît Misère est fait de « morceaux de bravoure », c'est un roman lyrique, le contraire même d'un « nouveau roman ». Par le rebondissement de l'invention, il fait songer au mot d'un des personnages (à propos de Monte-Carlo, bien sûr) : « Le sucre d'orge du hasard et de la chance ». Rien de superficiel pourtant, car le délire verbal se fonde sur une sensibilité infiniment riche. On se doit de signaler entre réussites majeures les variations sur l'odorat, « la terrifiante entreprise de sentir » et l'univers de Benoît est pour une bonne part « olfactif » : « Ma mémoire d'éléphant est une mémoire de nez... » (cf ce qu'il dit de l'encens et des mandarines de Noël). Quant aux pages sur « le cimetière du temps », où il évoque son oncle, l'horloger, elles sont simplement fascinantes. Qui ne lira sans émotion ce qu'il nous dit des fiacres et des trams de naguère ?

Je m'excuse d'avoir si maladroitement parlé de ce livre, mais comment le commenter alors qu'il est envoûtant comme une chanson de Ferré ? Tout est dans le ton, dans la voix. Ce manifeste du désespoir et de l'espoir est aux antipodes de certaines recherches. Comme Ferré a raison : « Du jour où l'abstraction, voire l'arbitraire, a remplacé la sensibilité, de ce jour-là date non pas la décadence, qui est encore de l'amour, mais la faillite de l'Art. » Puisse sa leçon être entendue !